

des photographies vieilles de cinquante ans ou davantage qui resteront, avec les précieux relevés exécutés par Henri Parmentier dans ses deux grands ouvrages de 1909 et 1918, les seuls témoins d'une architecture à jamais ruinée. Autre conséquence de cet état de fait: l'ignorance dans laquelle nous sommes et risquons de demeurer de tout ce qui n'est pas édifices ou statues... Orfèvrerie, bronzes – dont l'importance est si souvent attestée par les textes chinois et l'épigraphie – ne sont connus pour toute la grande période du Campā que par de rares trouvailles, le plus souvent fortuites. La céramique dont, de toute évidence, le rôle n'a pas été moins important, demeure pratiquement ignorée et il en est de même pour la sculpture sur bois ou la peinture murale. Seule l'orfèvrerie moderne, presque contemporaine, n'est pas tout à fait inconnue mais une étude des arts du tissage et de la broderie, demeurés pourtant bien vivaces parmi les minorités camp restées sur le sol ancestral ou émigrées au début du XIX^e siècle, reste à faire... Dans de telles conditions, il convient de souligner que l'art du Campā, pourtant si original, n'est et ne restera connu que par des statues et des monuments dont une part non négligeable a disparu.

L'art du Campā est naturellement d'inspiration essentiellement religieuse. Le sivaïsme, toujours prépondérant, s'y est exprimé dans des voies assez originales du fait que, d'une part, la royauté n'a apparemment pas recherché, ou pas su utiliser des rituels comparables à ceux qui, élaborés au Cambodge au début du IX^e siècle, devaient amener la réalisation des remarquables ensembles dits «temples-montagnes». A l'opposé de la centralisation angkoriennne, un certain dualisme a prévalu, tant que la situation politique l'a permis, avec l'importance localement accordée au culte de la déesse – Bhagavatī – de Po Nagar de Nha Trang, protectrice des provinces méridionales, en concurrence avec le culte de Bhadreśvara (le Seigneur auspiceux), forme sous laquelle Śiva était révééré à Mý Son, haut lieu par excellence du royaume... Au regard des cultes sivaïtes, le viṣṇuisme n'a joué qu'un rôle assez secondaire, épisodique mais néanmoins non négligeable sur le plan artistique. Le bouddhisme, mahāyāniste et d'inspiration tantrique, occupe une place plus importante et sera même, à deux reprises au moins, religion des souverains. Ainsi, dans le dernier quart du IX^e siècle, c'est au bouddhisme que sera due la plus vaste réalisation architecturale du Campā et, après le XI^e siècle, ce sont les orientations bouddhiques des dynasties régnantes qui alimenteront avec le Cambodge des démêlés qui devaient avoir de si graves conséquences pour le Campā.

L'art du Campā apparaît marqué, tout ensemble, d'une profonde et vigoureuse originalité et d'une grande perméabilité aux influences extérieures. En apparence contradictoires, ces deux tendances s'expriment en fait dans des voies différentes. L'architecture, dans le domaine des formes et des procédés de construction, restera étonnamment fidèle à elle-même au témoignage des plus anciens monuments conservés (environ VIII^e siècle) comme des derniers construits, vers le XVI^e siècle sans doute. La sculpture au contraire, qu'il s'agisse de décor architectural ou, davantage encore, de statuaire, révèle une particulière aptitude à faire siens les emprunts aux arts étrangers, du moins durant les siècles où des liens pourront être maintenus avec l'Inde et les divers foyers indianisés. Mais ces emprunts, si fréquents qu'ils semblent avoir été volontiers recherchés, n'aboutissent jamais au pastiche. L'art du Campā emprunte mais ne copie pas; son originalité est toujours évidente, non seulement, et comme ce